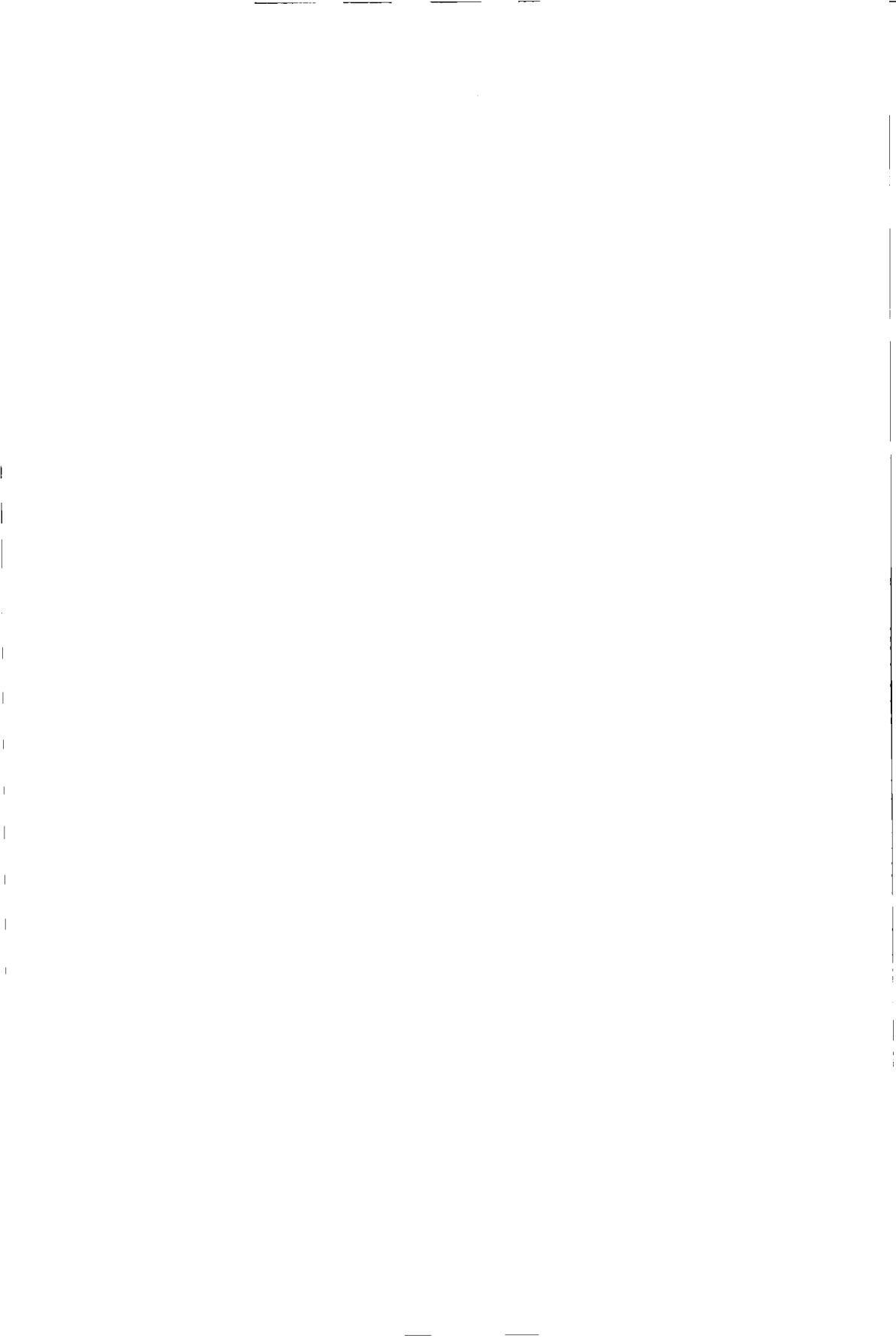


Traduction



Sándor KACSÓ

Enyedi tél

Nagyenyedi szőlők felett
Varjú károg, szarka csereg.
Valaki ott valahol
Valamiért bujdokol.
Lába nincsen - elkopott,
Szája nincsen - befagyott.
Kököpenye, jégszeme,
Nem is ő, csak szelleme.

Nyög a köd az Örhegyen,
Sápad az arc ideleenn,
Bethlen utcán tétován
Sír a ív a szó után.

Édes vérem, Sándorom,
Könny csordul a torkomon,
Míg kerestél odaát
Itt vesztettél egy hazát.

Rettent kemény tél nesze,
Ha pattan a venyige,
Dardzsiling árnyéka vet
A lelkekre felleget.

Kollégium ablakán
Most kitekint valahány
Jó diák van, mélyszemű,
Nyughatatlan szellemű.

Tág fülükbe súg a szél,
Látod, látod, mit tevé,
Csomakőrös nagy fia ?
Rajtunk fekszik Ázsia

Nagyenyed, 1942 január 8-án

Hiver à Nagyenyed¹

Au-dessus des vignes d'Enyed
La pie jase, le corbeau croasse.
Tout au loin quelqu'un, quelque part,
Erre par les chemins sans but,
Les pieds usés par trop de marche.
On croirait sa bouche cousue,
Son manteau pétrifié et son regard de glace,
Ce n'est pas même lui, c'est seulement son esprit.

Le brouillard s'étire le Mont.²
En bas, le visage blême,
À tâtons, dans la rue Bethlen³
Chacun attend de toi un mot.

Alexandre, mon bon frère,
J'en ai des larmes plein la gorge.
Que cherchais-tu si loin, là-bas
Au point d'en perdre ta patrie ?

Voici venu le dur hiver
Quand d'un bruit sec craque le cep,
Dardjiling projette son ombre
Comme un nuage sur les âmes.

Par la fenêtre du Collège⁴
Tous les élèves rassemblés
Jettent maintenant un regard,
L'esprit en proie à l'inquiétude.

¹ Enyed, ou plus exactement Nagyenyed (roumain : Aiud), ville de Transylvanie où Alexandre Csoma de Kőrös fit ses études secondaires et enseigna entre 1799 et 1815.

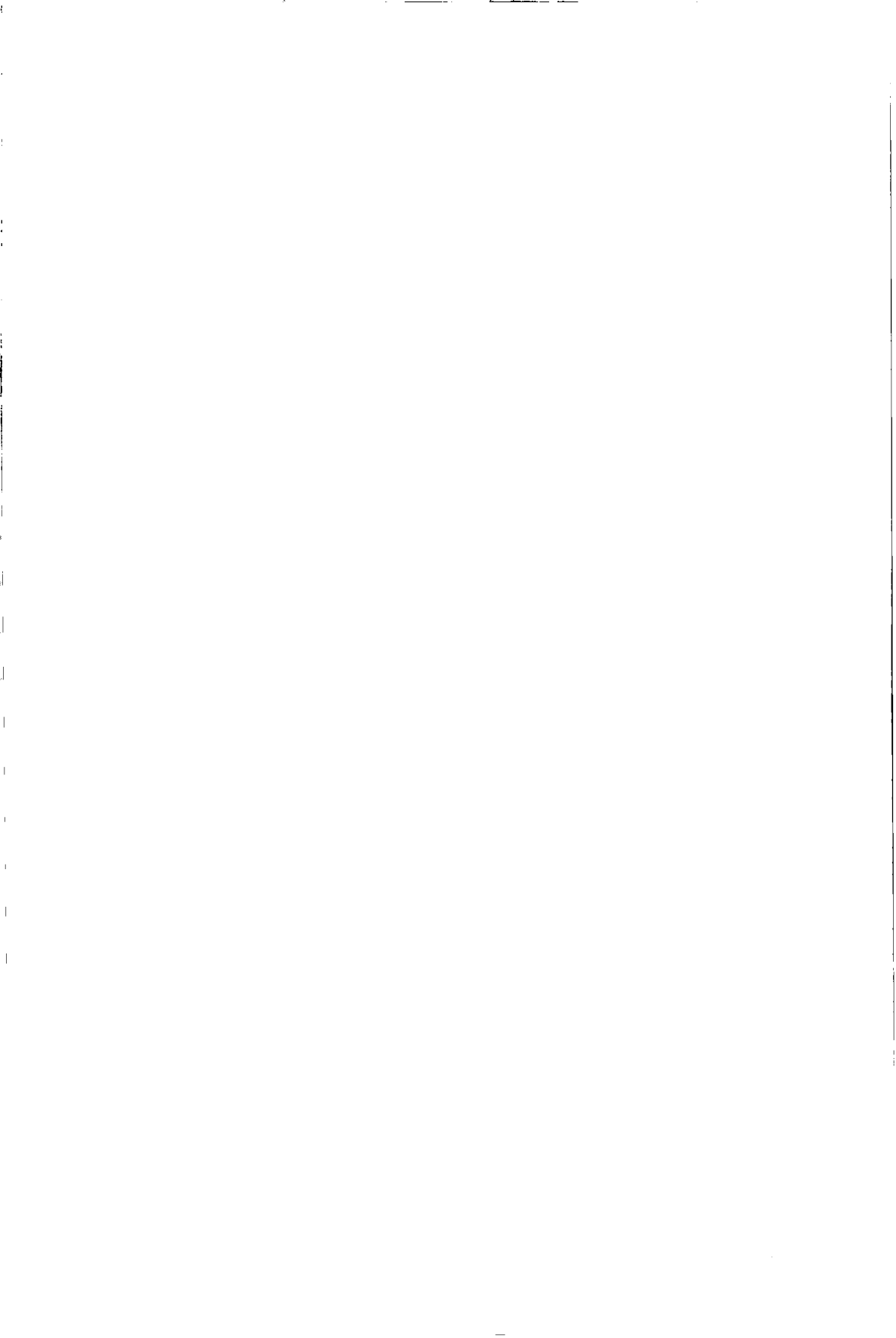
² Le mont dont il s'agit est le mont Órhegy qui domine Nagyenyed et s'élève à 270 mètres.

³ La rue Bethlen est l'une des rues principales de la ville.

⁴ Le Collège Gabriel Bethlen de Nagyenyed fut longtemps le principal établissement scolaire de l'église calviniste transylvaine.

Et le vent hurle à leurs oreilles,
Tu vois, tu vois, telle est ton œuvre,
O, fils illustre de Kőrös !
Toute l'Asie s'étend sur nous.⁵

⁵ Alexandre Kacsó (1901–1984), écrivain, journaliste, poète d'origine sicule, fut l'un des membres fondateurs de l'association littéraire « *Helikoni munkaközösség* » et l'un des grands noms de la littérature transylvaine tant avant qu'après la seconde guerre mondiale. Il fut député hongrois au parlement roumain et président du Parti Populaire Hongrois (*Magyar Népi Szövetség*) de 1947 à 1952. Il a laissé une œuvre romanesque et poétique très importante. Son poème « *Hiver à Enyed* » a été écrit dans cette ville le 8 janvier 1942.



István KESZEI (1935–1984)

Suivant une tradition familiale, István Keszei voulait devenir professeur de hongrois en Hongrie et faisait ses études à Budapest en 1956, comme élève de seconde année, quand les événements d'Octobre, dont il a été témoin, ont éclaté.

Il rentre aussitôt à Székesfehérvár et interpelle – face aux chars soviétiques – les citoyens de sa ville natale : « Aujourd'hui, nous devons nous libérer des souvenirs tenaces d'une oppression soviétique de douze années, pour pouvoir dire avec Petöfi : *Si mon pays est petit, il n'est pas une prison pour autant !* »

L'insurrection échoue, c'est la répression sanglante : Keszei quitte la Hongrie, se réfugie à l'Ouest et arrive vers 1960 à Paris, pour y devenir poète, tout en restant profondément hongrois.

Ayant dû rompre avec ses racines d'Europe centrale – marquée par le totalitarisme soviétique –, le jeune poète découvre Paris, l'Occident : après le matérialisme de la misère et de l'oppression, c'est celui de l'opulence et de la décadence qui l'attend. Alors, à la manière du Prophète d'antan envoyé à Ninive pour flétrir les péchés de la Ville, Keszei arpente les rues de Paris – pendant les deux décennies qui lui restent à vivre – pour exprimer en poème ce qu'il juge indigne de l'Homme !

Dans ses poèmes lyriques et chrétiens – à côté des témoignages de sa fidélité à la révolte de '56 et à ses victimes – on retrouve la nostalgie de l'Elan initial essoufflé, le regret de la spiritualité étioyée, de la dissolution du Verbe dans le verbiages et le constat de « *L'éternité brisée* », émietée, tombée en gravats...

Dans son introduction du seul recueil du poète, paru de son vivant, Gergely Lehoczky résume ainsi la métamorphose de l'homme Keszei en poète :

*« L'œuvre de ce poète
est un attentat angélique,
car ses péchés furent convertis
en vertu poétique. »*

Quoique locataire de cette « Étoile inhospitalière », le poète refuse de s'y installer.

À l'âge de 49 ans, il est mort dans l'accomplissement de sa tâche.

Une anthologie bilingue de 45 poèmes – choisis parmi les 3 400, que István Keszei aura écrits – est en préparation. Son édition est prévue pour l'an 2000.

SZÜLETÉS NAPRA

Valhatatlan vagy halhatatlan

Valahol mindig éltél

Csak mindig más alakban

Valahol mindig ott lobogtál
a Tejutak gomolygó vak csillagdödében

Tested forró fénycsóvája
a mindenségből csak azért szakadt ki
hogy külön is ragyogjál

Valahol mindig ott lapultál

Az Ős Kaoszban
a Roppant Gombolyagban
összegubancolódvá
összegabalyodva
összekuszálva
sok milliárdnyi szállal

De az Ős Gombolyagról
legombolyodtál

Azóta halhatatlan életed
külön fonálként húzódik feszül
mulandó bonyodalmaink felett
a földi szövevényben

Poèmes d'István Keszei et leurs traductions par István Sándor

POUR ANNIVERSAIRE

Immortel tu es immortel

Tu as toujours vécu quelque part

Chaque fois sous une autre forme

Tu as toujours flamboyé quelque part dans
la Voie Lactée des galaxies nébuleuses

Si ton corps ce jet de lumière ardent
s'est arraché de la masse de l'univers
c'était pour que tu rayannes à part toi aussi

Tu as toujours été blotti quelque part

Dans le Chaos Originel
dans la Pelote Colossale
empêtré
emmêlé
embrouillé
de milliards de fils

Or de la Pelote Initiale
tu t'es démêlé

Dès lors ton immortelle existence
comme fil à part s'allonge se tend
par dessus nos incidents passagers
dans l'enchevêtrement terrestre.

ESTI TÁJ

Naphuntakor
miként Jézus szomorú arca,
elsápad a por.

Veszendő minden.
Meghal a táj,
meghal az Isten.

A falevelek arca is
oly sápadt, mézsfehér.

A négy égtáj felől,
mint Krisztus megnyílt oldalából,
hull, árad, ömlik a vér.

A négy égtá, egy volt,
de felnégyeltetett,
a mindenség egy volt,
de megsebezett.

A sötét
szívét,
az éjszakát
a fájdalom hét töre járja át.

A kezdet reggelén
valamikor,
mikor nem éltem én,
pozsgás arcával lángolt,
pirult a por.

Azóta már szívemre szálltak az esték,
sötét hullafoltok a tájat belepték.

Jön a halál,
az esti köd párája száll.

Kileheli lelkét a föld.
kiadja lelkét.

A Koponyák Hegyén
nem volt ilyen sötét.

Tíz óra lett
Beeteledett.
Effeta !
Minden elvégeztetett !!

PAYSAGE CRÉPUSCULAIRE

Au déclin du jour,
pareil au visage désolé de Jésus,
pâlit la poussière.

Tout est éphémère.
Le paysage meurt,
226

Dieu se meurt.

La face même des feuilles
aux arbres est si pâle, si blanche.
Des quatre points cardinaux,
comme du flanc ouvert du Christ,
coule, ruisselle, se répand le sang.

Les points cardinaux n'en faisaient qu'un,
mais ils furent écartelés,
l'univers ne faisait qu'un,
mais il se fit blesser.

Le cœur
des ténèbres,
la nuit noire,
est transpercée par les sept lames du mal.

À l'aube du commencement,
jadis,
bien avant ma naissance,
la face pourpre de la poussière était
en feu, en flamme.

Depuis lors, des nuits tombèrent sur mon cœur,
des cadavres noircissent, à fleur de terre, les alentours.

Elle est en route, la mort,
la fumée de la brume du soir vole.

La terre expire,
elle rend son âme.

L'obscurité du Golgotha
était moins noire.

Dix heures viennent de sonner.
Le jour est tombé.
Effatum !
Tout est consommé !



Le miracle de Guilead (ou ce qui ne figure pas dans les apocryphes)

En vérité, je le dis, raconter une histoire est de beaucoup plus difficile que ne le pensent certains.

Car voici que dès le début de mon histoire, je bute sur un problème. Je ne puis en effet décider comment m'y lancer. Dois-je commencer au début, comme il convient, afin que d'emblée tout soit clair et sans équivoque ? Ce serait sans aucun doute la solution la plus commode et la plus naturelle, c'est d'ailleurs pourquoi j'y recours si souvent. Dois-je éventuellement faire preuve de malice, rire sous cape, me lancer une œillade complice dans le miroir, et commencer mon histoire par la fin, ramener le lecteur par le bout du nez, en arrière dans le temps et l'espace, afin de lui faire reconstituer l'histoire et la récrire à la manière d'un crabe, le laissant pratiquement croire, pauvre innocent, que c'est lui qui invente tout ?... Si je voulais faire ostentation de mon talent de narrateur, c'est certainement cette dernière solution que je choisirais. Mais comme je dois prendre en considération le caractère exceptionnel de mon récit, à savoir que les événements que je vais m'efforcer d'exposer se sont déroulés dans le brouillard totalement impénétrable d'un lointain passé — événements dont je serais d'ailleurs incapable de distinguer la trame réelle des broderies ajoutées par la tradition populaire, d'en débrouiller l'écheveau afin de trouver le brin initial —, je considère comme la plus heureuse une troisième possibilité, *in medias res* comme le disent les barbares latins, alors commençons en plein milieu, jetons le lecteur par-dessus bord dans les eaux profondes, car s'il est capable de nager dans le courant des mots, il se maintiendra à la surface, et s'il ne sait pas, alors peu importe. Sans doute certains, désapprouvant cette solution, voudront en débattre avec moi en m'opposant les passages les plus estimables des chroniques comme preuve de la perfection et de la beauté des récits linéaires. Mais afin de devancer d'inutiles bavardages, je déclare avec tout le tact requis que je suis le seul maître à bord de mon propre papyrus.

Ainsi donc, en conséquence de mon seul caprice et d'aucune autre motivation plus élevée, voici que le passé lointain revit soudain, et le désert infini apparaît comme par magie à l'âme du lecteur. De molles dunes ondoient à perte de vue sous le soleil ardent, en vain le regard cherche-t-il de l'ombre, ni arbre, ni buisson, pas même le moindre caillou ne viennent rompre cette implacable monotonie. Et dans ce désert sans fin, trois bourricots trottent côte à côte d'un amble fatigué. Leur têtes alanguies traînent presque dans le sable brûlant dont la poussière d'or tourbillonne entre leurs pattes à chacun de leurs pas. Les ânes, tout comme leurs maîtres — dont il sera question par la suite —, ont la couleur grise du sable qui s'est accumulé sur eux, recouvrant leurs corps d'une fine couche au cours du long voyage. Ces trois ânes sont vieux, aussi vieux que la route qu'ils ont quittée dans la

région d'Hébron, lorsque leurs maîtres ont accordé crédit au berger édenté et ricanant qui faisait paître son troupeau en bordure de la ville ; quand ils lui eurent demandé quelle route menait vers l'Égypte, il a nonchalamment levé son bâton, ce qui constituait en effet une possible indication du chemin, mais pouvait également s'adresser aux mouches qui grouillaient par milliers, deux alternatives qu'il n'était guère recommandé de confondre. Mais les bourricots, obéissant à la secousse que leurs maîtres imprimèrent à leurs brides, se mirent en route dans la direction indiquée par le bâton sans se demander le moins du monde où était la vérité, ce qui d'ailleurs n'était pas leur affaire.

Or tandis que les ânes résignés à leur sort cheminent lentement dans le sable brûlant, jetons quelques regards sur leurs maîtres, surtout parce qu'en fin de compte, ils seront les héros de notre récit. L'homme qui chemine à droite chevauche fièrement sa monture, tout comme ses compagnons, et ne nous laissons pas abuser par de menus détails, gênants mais secondaires : s'il se tient de telle façon que son dos se courbe comme un point d'interrogation vers la tête de l'âne, si son regard se trouble comme s'il se laissait bercer dans un demi-sommeil, ce ne sont que les inévitables manifestations d'un long et épuisant voyage, et nos héros ne sont nullement fatigués du fait de leur nature. Cet homme, dont son peuple était fier à juste titre, a nom Azrazel fils d'Émon, de la tribu des Bagites, et afin de préciser ses origines, il ne sera pas inutile de noter qu'il descend en droite ligne de la branche de Keh, le héros aux yeux tombants, le fondateur de tribu dont la légende, à l'instar des hurlements nocturnes des chacals, hante encore les gorges du massif de Guilead. Azrazel fils d'Émon porte une robe de toile aux rayures en biais, un large ceinturon orné de pierres précieuses, et sur sa chaussure gauche retombe la pointe de la longue épée dont on dit qu'il ne se sépare jamais, même quand il va dormir avec l'une de ses épouses. (À mon humble avis, ce ne sont certainement que des on-dits, car je ne crois pas que personne ait jamais pu en être le témoin vivant.) En revanche, il est un fait indéniable que de nos trois héros, c'est lui qui porte la barbe la plus longue, la plus fournie, la plus soigneusement tressée — non que cet ornement pileux joue un rôle particulier dans notre histoire, mais le fait que ce détail permette de distinguer un personnage des autres protagonistes, rend un signalé service au chroniqueur dans l'embarras.

Notre second héros qui brinquebale sur l'âne du milieu, ressemble dans les grandes lignes à son compagnon qui vient d'être décrit, à ceci près bien sûr que sa barbe est plus courte, et qu'il porte un foulard sur la tête. Il ne s'agit évidemment pas d'un foulard comme en portent aujourd'hui nos femmes, dans lequel elles emmitouflent leur abondante chevelure pour déambuler avec coquetterie dans les rues d'Hermopolis, mais du fringant couvre-chef de toile virilement noué sur la nuque à la mode de cette époque, orné au front d'un diadème d'or représentant une mangouste montrant les dents, symbole ancestral de la tribu de Kdmar. Le nom de cet homme est Bilhebar fils de Pitras. Son regard, tel celui de l'aigle scrutant éternellement le lointain, est plein de circonspection et sans cesse aux aguets. Et si en ce moment précis, Bilhebar fils de Pitras vacille quelque peu sur le dos de son âne, si seule

l'intervention du compagnon cheminant à sa gauche — qui l'a remis à temps dans sa position verticale d'origine — l'empêche de s'affaler dans le sable, ce fait même illustre la ténacité, la force surhumaine, qui lui permettent de rester encore en selle après un si long voyage. Pour être franc, ce Bilhebar ne joue en fait aucun rôle dans notre histoire, sinon celui du “troisième” (bien que l'ordre de la présentation ne le suggère pas, mais il s'agit là d'un truc du narrateur), c'est-à-dire que d'une part grâce à sa personne, nous sacrifions au pouvoir mystique du nombre trois, d'autre part qu'un seul protagoniste n'est pas suffisant dans une histoire, deux sont encore trop peu, mais trois est juste le nombre convenable.

Le dernier de notre compagnie, encore qu'il le soit seulement dans l'énumération, lequel avec un dévouement altruiste a retenu son compagnon prêt à s'effondrer, n'est autre qu'Ebn-Nali soi-même, dont la propre mère ne connaissait pas le père. Mais ce trou de mémoire que le sort réserva à sa mère n'empêchait pas Ebn-Nali de tourner à son avantage son absence de parents, et de tirer profit sans façons de la moindre occasion pour se choisir un père en tout temps et en tout lieu quand il le jugeait bon. Ainsi ne se sentait-il jamais orphelin, le fait de ne pas avoir de père n'entrava en rien son épanouissement, et même, adolescent, il surpassa ses compagnons en esprit, en adresse et en ruse, même ceux qui n'avaient pas seulement un, mais plusieurs pères. Et quand il eut atteint sa vingtième année, c'est grâce à sa sagesse précoce qu'il devint l'homme sacré ou si l'on préfère, le mage de la tribu des Hobites — Ebn-Nali se soucie peu du nom qu'on lui donne, car ses pensées, comme il convient à tout homme d'esprit, errent dans des régions trop élevées pour qu'il se préoccupe de telles choses. En conséquence, il a la réputation d'être un homme taciturne qui laisse fort peu souvent entendre sa voix, use de peu de mots, mais ce dont il fait effectivement usage développe moins son âme que son corps et sa constitution, laquelle le fait à présent de plus en plus ressembler à cette forme géométrique qu'un savant grec dont le nom m'échappe a appelée le corps le plus parfait. Comme tout homme à cette époque, Ebn-Nali portait la barbe, mais contrairement à ses deux compagnons, celle-ci était dotée de qualités peu ordinaires : d'une part, elle était rousse, ce qui était rare dans ces contrées, d'autre part depuis que le miracle s'était produit à Guilead — nous reviendrons en tout état de cause sur ce miracle —, la barbe d'Ebn-Nali brillait dans l'obscurité. Cette lueur fantomatique de sa barbe qui transformait chaque nuit le visage d'Ebn-Nali en une lanterne à face lunaire, était pour nos trois héros la preuve que les dieux eux-mêmes accompagnaient leur voyage. (Sans parler de l'immense profit qu'ils tiraient de cette clarté miraculeuse, lorsqu'à l'étape du soir, las et affamés, ils pourchassaient dans l'espoir d'un maigre repas les lézards du désert qui s'enfuyaient dans une course effrayée : les lézards, quand ils parvenaient à les amener dans le cercle lumineux de la barbe d'Ebn-Nali, se figeaient sous l'effet d'une force magique que la lumière déversait sur eux, ils n'osaient plus bouger, complètement paralysés ils attendaient leur sort, c'est-à-dire qu'Azrazel et Bilhebar, armés de respectables gourdins, les assomment un à un.)

Je suis ici contraint de m'interrompre, car tandis que je jouais les moulins à parole, l'histoire a entre temps conquis son indépendance et suivi son cours, et si ne nous y prenons pas garde, nous allons manquer quelque chose. Il advint en effet que Bilhebar (fils de Pîtras), l'insignifiant mais indispensable troisième à l'œil d'aigle, arrêta son âne d'un geste brusque et se redressa sur ses étriers en se protégeant les yeux de la main. Il scruta un moment l'étendue brûlante, puis il dit :

« Je vois quelque chose. »

Ces paroles inattendues secouèrent Ebn-Nali de sa torpeur ésotérique, et comme tout homme en bonne santé à son réveil, il rota, se racla la gorge et cracha dans le sable, faisant pratiquement mouche sur un lézard qui s'étirait devant lui en levant des yeux étonnés comme s'il n'avait jamais vu ni homme ni âne.

Après que le lézard se fut esquivé, laissant derrière lui une trace sinueuse, Ebn-Nali passa la langue sur ses lèvres desséchées et regarda lui aussi au loin.

« Que diable... »

Il ne vit d'abord que quelques oliviers s'agitant trompeusement dans un mirage vibrant, puis comme ils s'approchaient, les premières maisons apparurent à leur tour. Ils étaient tombés sur un minuscule oasis en plein désert. Mais devant l'oasis, à peu près à mi-chemin de la première hutte, ils aperçurent une ombre mouvante qui courait en tous sens sur le sable et un petit point noir qui tantôt s'envolait en une large courbe, tantôt plongeait en piqué. Un étrange spectacle semblait se dérouler là-haut. Et bien qu'ils fussent tous trois dévorés de curiosité, aucun ne dit mot, pas même Ebn-Nali, celui qui aurait pu le mieux parler dans ce domaine, ayant le plus d'expérience des choses de ce monde et de l'autre. Mais lui-même garda le silence et ses petits yeux ne quittèrent pas l'apparition.

Puis tout devint clair. Il n'y avait pas là la moindre diablerie, ils étaient en présence du phénomène le plus banal qui soit, et s'ils avaient été de bonne humeur au lieu d'être torturés par la soif, ils auraient peut-être souri d'eux-mêmes pour ne l'avoir pas aussitôt reconnu. Car cette ombre mouvante n'était autre qu'un enfant qui courait avec insouciance dans le sable en se livrant au jeu le plus répandu à cette époque : il lançait en l'air une bouse de vache séchée, activité à laquelle les athlètes d'Hellas sont encore redevables de nos jours, cette bouse de vache lancée en l'air étant l'ancêtre lointain quoique naturel du disque.

Entre temps, la bouse de vache s'envola de nouveau, tournoya sur elle-même, amorça une douce courbe, vola, vola, puis changea soudain de direction dans un léger courant d'air, accéléra sa course et, tel un météorite devenu fou, frôla en sifflant le chef d'Azrazel (fils d'Émon), laissant derrière elle une trace odorante. Puis, à peine à quelques pas des ânes de nos héros, elle toucha terre, c'est-à-dire sable, avec un plof assourdi.

Le gamin qui était à l'origine de cet événement, s'approcha furtivement des étrangers. Il ne portait qu'un pagne et un couvre-chef tressé dans une feuille de palmier. C'était un garçon maigre et osseux qui faisait penser à ces

galettes que les femmes pétrissent entre leurs mains. Azrazel (fils d'Émon), qui avait toujours été fier de l'aisance avec laquelle il gagnait la confiance des enfants, regardait d'un air bienveillant s'approcher ce rejeton humain, et comme la bouse de vache en question venait de lui filer devant le nez, il sentait qu'il lui revenait d'entrer en contact avec le jeune étranger.

Mais il n'en fronça pas moins les sourcils, car un peu de sévérité ne saurait nuire auprès des jeunes, et d'un ton courtois, mais ne souffrant pas la contradiction, il demanda :

« Dis-moi, mon garçon, quel nom porte ce village ? »

L'enfant fronça lui aussi les sourcils et contempla l'étranger à la barbe tressée d'un air si étonné qu'on eût dit qu'il ne comprenait pas ses paroles. Mais il avait compris, seulement la question le jeta un instant dans l'embarras.

« Aucun » répondit-il enfin.

Azrazel (fils d'Émon) sursauta.

« Aucun ? Eh bien, dis-moi, ton village a un drôle de nom ! »

À présent, l'enfant dévisageait l'étranger d'un air soupçonneux, mais Azrazel (fils d'Émon) ne lui laissa pas le temps de réfléchir et décocha aussitôt la question suivante :

« Et dis-moi, y a-t-il une auberge dans ce village ? »

Le garçon répondit sans ambiguïté en secouant énergiquement la tête.

« Il n'y en a pas ? » demanda Azrazel (fils d'Émon) avec un étonnement sincère ; désormais, son opinion sur ce ramassis de cabanes était faite, laquelle opinion, pensons-nous, ses deux compagnons partageaient en tous points.

Puis la langue du gamin se délia soudain :

« Il y en avait une, celle de Sabuhin, c'était lui le propriétaire. Mais plus maintenant. Un jour qu'il transportait du vin sur les terres du Pharaon, il a imprudemment traversé le Nil et cela n'a pas plu aux crocodiles. »

Azrazel (fils d'Émon) médita sur les crocodiles. Il hocha la tête comme s'il était au fait de l'importance de ce qu'il venait d'entendre, bien qu'il entendisse ce mot pour la première fois de sa vie. Voyons, de quel peuple pouvait-il bien s'agir ? Il demanderait plus tard à Ebn-Nali.

« Alors dis-moi, mon enfant, y a-t-il un débit de boisson dans ce village ? »

»

Le garçon réfléchit un bref instant, puis il fit oui de la tête.

« Comment s'appelle le patron ? »

Mais l'enfant ne répondit pas, il tendit la main, et ce geste, depuis que le monde est monde, ne signifie qu'une seule chose.

Azrazel (fils d'Émon) sourit, quel petit dégourdi, pensa-t-il à part lui, il pourrait être mon fils ; puis il plongea la main dans sa ceinture et mit un sou de cuivre dans la main du garçon. (En passant, je ne suis pas sûr qu'à cette époque lointaine et ignorante, la monnaie existât déjà, mais dans l'intérêt du récit, disons que c'était le cas.) Cependant le gamin ne retira pas sa main, alors Azrazel hocha la tête, fouilla derechef dans sa ceinture et fit tomber un autre sou dans la paume ouverte qui se referma sur sa proie comme une fleur carnivore.

« Le patron s'appelle Bahin » déclara l'enfant. « Mais il était avec Sabuhin quand les crocodiles les ont mangés. »

Là-dessus, il tourna les talons et partit en trombe vers le village.

Azrazel (fils d'Émon) resta immobile sur sa selle, suivant d'un regard stupéfait le gamin qui s'éloignait, et pendant un instant, il ne fut plus très sûr de savoir qui, de l'âne ou de lui, était sur l'autre. Bilhebar (fils de Pitras) émit une sorte de toux qu'un observateur superficiel aurait pu aussi bien interpréter comme un rire étouffé, mais il est plus vraisemblable qu'il avait tout simplement avalé du sable apporté par le vent. Azrazel (fils d'Émon), se rendant compte de sa situation, se mit à bouillir de rage, et comme il avait aussi coutume de le faire dans des circonstances plus graves, il saisit instinctivement la poignée de son épée, mais son geste fut si brusque que le fourreau blessa le poitrail de son âne, lequel poussa un braiement de frayeur en soulevant l'arrière-train, en conséquence de quoi Azrazel (fils d'Émon), le visage encore empreint d'un soudain ahurissement, s'envola par-dessus la tête du bourricot, fit une galipette en l'air et s'affala à plat dos sur le sable, comme la bouse de vache quelque temps auparavant. Mais Azrazel (fils d'Émon) n'aurait pas été un homme qui se respecte s'il ne s'était aussitôt relevé d'un bond, n'avait épousseté son habit en produisant un épais nuage de poussière et fait rendre raison à son malappris de bourricot au moyen d'une solide taloche appliquée du revers de la main.

Après ce déplaisant intermède, nos héros se remirent en route vers l'oasis, mais compte tenu de la distance qui les sépare encore de l'ombre des arbres à la fraîcheur réparatrice, interrompons un instant le cours de notre récit, et jetons un coup d'œil sur les prémisses de notre histoire. Revenons en arrière dans le temps et l'espace en suivant pas à pas les traces des bourricots, traversons le désert qui entoure à présent nos héros, laissons derrière nous les hautes murailles d'Hébron, le pays des Philistins, celui des Jébussites, Jéricho (dont les façades s'élèvent encore fièrement, bien que les jours de la cité soient déjà comptés à cette époque), et après Jéricho, faisons route vers l'est, traversons le Jourdain au bord de la mer de Sel mais laissons la ville d'Hesebon, la plus souillée de toute la contrée, tournons plutôt vers le nord, et s'il nous reste encore assez de forces pour admirer les merveilles du paysage, arrêtons-nous un instant et contemplons la montagne de Guilead, puis rendons grâce aux Dieux, car voici que nous aurons atteint le but de notre voyage. Si toutefois nous sommes parvenus sains et saufs, si on ne nous a pas détroussés en chemin, tout au moins pas plus d'une fois, si ni serpent ni scorpion ne nous ont mordus, et si même les hommes de main des marchands d'esclaves n'ont pas manifesté d'intérêt particulier à notre égard, nous pouvons encore nous jeter dans un puits, car ils ne nous auront pas jugés dignes de compter au nombre des humains !

En ce temps-là, trois grandes tribus habitaient la montagne de Guilead, les Bagites, d'où Azrazel (fils d'Émon) était issu, les Kdmarites, dont Bilhebar (fils de Pitras) était le représentant, ainsi que les Hobites dont Ebn-Nali était le chamane. Ces trois peuples, que presque rien ne distinguait les uns des autres, hormis leurs dieux, car chaque peuple a droit ses propres dieux,

vivaient depuis des siècles au voisinage les uns des autres, se haïssant et se méprisant mutuellement, comme c'était la coutume chez tout peuple qui se respecte. Tantôt les Hobites s'alliaient aux Kdmarites et tombaient sur le dos des autres, tantôt les Kdmarites faisaient alliance avec les Bagites et assaillaient les Hobites, tantôt les Bagites et les Hobites déclaraient la guerre aux Kdmarites, tantôt chacun s'alliait à chacun, et tout le monde trahissait tout le monde, et à la fin personne n'avait plus d'alliés, que des ennemis, alors ils s'étrillaient mutuellement jusqu'à ce qu'ils en eussent assez. À la fin des combats, ils quittaient le champ de bataille pour rentrer chez eux — du moins les survivants — et là, autour du feu, chacun forgeait ses propres légendes. Bref, l'histoire se déroulait en bon ordre. Cela se passa ainsi pendant très, très longtemps, les guerres finirent même par ne plus représenter de règlement de comptes avec l'ennemi, il n'y eut plus ni conquérants ni pillards — il ne pouvaient guère prélever d'autre butin que le sable et les rochers —, mais elles devinrent peu à peu une tradition : tout comme le soleil se lève à l'est et se couche à l'ouest, les guerres ne pouvaient plus que se dérouler, s'arrêter parfois le temps d'une trêve, mais jamais cesser. Et de même que personne n'eut l'idée de se demander pour quelle raison la course du soleil était ce qu'elle était, de même personne n'étudia l'origine des guerres. Tout comme la course du soleil, seul un miracle pouvait arrêter le cours des guerres.

Bien que ce soit un vrai miracle qu'un miracle se produise, les miracles existent quand même.

Et par une belle aurore rosée, à ce moment du jour où les montagnes sortent un bref instant de leur grisaille inexpressive, où la lumière du soleil levant revêt les rochers de pourpre, un miracle se produisit à Guilead.

Ce jour-là, Ebn-Nali, le chamane de la tribu hobite s'éveilla exceptionnellement tôt, ce qui l'emplit d'un étonnement sincère, car il ne se rappelait pas quand il avait assisté pour la dernière fois aux splendeurs de l'aurore. Couché dans son lit face à la fenêtre, il commençait à méditer sur la cause de ce réveil prématuré — qui aurait assurément un effet déplorable sur son estomac —, quand il trouva la clé du mystère. On avait frappé à la porte.

Ebn-Nali se répandit en jurons, car sortir le grand chamane de son lit dès potron-minet constituait le comble de l'inconvenance ! Il se leva en grommelant des menaces, et tel qu'il était, dans le plus simple appareil, poussant devant lui comme un bouclier sa bedaine rebondie, il alla à la porte qu'il ouvrit brusquement, s'apprêtant à déverser un flot de noms d'oiseau sur son visiteur indésirable.

Mais il resta bouche bée sans piper mot.

Il n'y avait en effet personne à la porte. Ebn-Nali sortit la tête, regarda à droite et à gauche dans la rue déserte, mais il ne vit âme qui vive. Seule une vache livrée à elle-même traînait nonchalamment à quelques pas de là. Ebn-Nali entra en fureur. On osait se moquer de lui ! Il claqua la porte avec quelques jurons bien sentis, puis fit demi-tour afin de reprendre possession un moment de sa couche douillette, quand il s'immobilisa, les yeux fixés sur l'autre bout de la pièce.

Face à lui, auprès de la table, un inconnu était assis sur l'escabelle. Et il le regardait.

Ebn-Nali mit un certain temps à reprendre son souffle, et sa surprise passagère céda immédiatement la place à l'indignation.

« Qui diable es-tu ? Que viens-tu faire ici ? » fulmina-t-il à bon droit.

Il regarda la fenêtre ouverte, puis de nouveau l'étranger. La fenêtre était assez loin de la table, et Ebn-Nali ne comprenait pas comment l'autre avait pu se glisser à l'intérieur dans son dos.

« Je t'ai posé une question ! »

Mais l'étranger se contenta d'un sourire courtois et indiqua le tabouret en face de lui.

Ebn-Nali bondit de colère.

« Ah vraiment ! Que je prenne place dans ma propre demeure ! Mais toi, tu n'as pas demandé la permission quand tu t'es assis à ma table ! Qu'est-ce que c'est que ces manières, hein ? »

Puis il alla vers la table, et tout en dévisageant l'inconnu d'un air soupçonneux, il s'assit en face de lui.

Vu de plus près, cet homme avait quelque chose d'étrange, on eût dit qu'il ne portait pas de vêtements, mais que sa peau luisait d'une clarté gris-bleu, cependant Ebn-Nali trouva son visage, ses yeux et ses cheveux tout à fait intéressants. Il avait le teint clair, comme s'il n'avait jamais vu le soleil, la peau lisse sans aucune ride ni cicatrice, comme la peau duvetée et soyeuse d'un bébé. Ses cheveux étaient gris, ou plutôt blancs comme des nuages dans un ciel d'été, si longs qu'ils lui tombaient sur les épaules. En revanche, ses yeux — ce qui plongea Ebn-Nali dans l'étonnement — brillaient d'un éclat rouge pâle. Ebn-Nali ne fut pas le moins du monde effrayé par cette bizarrerie, au contraire, elle éveilla sa curiosité professionnelle, il se souleva donc de son siège et se pencha par-dessus la table pour examiner de plus près ce regard coloré. Mais l'étranger, nullement gêné, peut-être même amusé par la curiosité d'Ebn-Nali, ouvrit grand les yeux afin que celui-ci puisse mieux voir ce qu'il voulait.

Alors l'inconnu bougea sur son siège, et bien que son mouvement n'eût rien de menaçant, Ebn-Nali recula vivement.

« J'ai frappé » dit l'étranger.

« Ben oui » jeta Ebn-Nali, toujours fasciné par son regard.

Puis il essaya de déterminer son âge, mais il eut beau scruter le visage de son visiteur, cela ne le mena à rien, il pouvait aussi bien avoir vingt ans que quarante, bref, il semblait sans âge. Mais cela ne se peut pas, se dit Ebn-Nali, puis il lui vint à l'esprit qu'il était peut-être en train de rêver, qu'il n'avait pas quitté son lit et que tout cela n'était qu'un mauvais rêve consécutif à son abondant souper. Il regarda instinctivement vers le lit, ne s'y vit évidemment pas, bien que cela ne veuille rien dire, car il était peut-être en train de rêver qu'il se demandait s'il rêvait... C'était décidément trop compliqué pour lui, surtout de si bonne heure.

Entre temps, le regard de l'étranger s'était arrêté sur la table, plus exactement sur le plat de bois où s'ennuyaient des restes de pain et de fromage de la veille, attendant l'arrivée imminente des mouches. Alors — ayant ressenti au tréfonds de son âme, mais vraiment bien loin au plus profond, l'amorce d'un vague souvenir de ce qu'était l'hospitalité — Ebn-Nali, d'un geste qu'on ne saurait précisément qualifier de raffiné, expédia d'une chiquenaude le plat vers l'étranger. Celui-ci sourit à cette appréciable manifestation d'hospitalité et de ses doigts délicats, ou plutôt du bout des doigts, il saisit un petit morceau de fromage. Il l'éleva à hauteur de ses yeux, l'examina sous toutes les coutures comme s'il n'avait jamais rien vu de tel en ce monde, puis le glissa dans sa bouche d'un geste déterminé et se mit à mâcher avec précaution. Mais soudain, son visage se figea, ses yeux rouges s'arrondirent, puis il se pencha sous la table, disparaissant au regard ahuri d'Ebn-Nali, et pendant un moment, on n'entendit que toux et crachotements. Lorsqu'il se redressa enfin, son visage — si tant est que cela fût possible — était encore plus blanc qu'auparavant, et il toisa Ebn-Nali d'un tel regard que celui-ci sentit les poils se dresser sur son dos.

Mais le regard de l'inconnu s'apaisa bientôt, ou plutôt redevint aussi indifférent qu'avant. Il lissa sa chevelure en désordre, puis après avoir repoussé le plat de bois avec une grimace à peine dissimulée, il dit au chamane :

« Ebn-Nali, » le dénommé opina machinalement en entendant cette voix inattendue, « je... enfin, on... comment dire, bref, j'ai été envoyé auprès de toi parce qu'eux, c'est-à-dire ceux qui m'envoient, ont besoin de toi !

— Sans blague ! »

C'est tout ce qu'Ebn-Nali trouva à dire en cet instant. Et reconnaissons-le, ce n'est pas grand-chose.

Mais l'étranger ne se laissa pas démonter.

« Si cela t'intéresse, et je suppose que cela t'intéresse beaucoup, c'est à toi que j'ai été envoyé, et non à un autre bon à rien d'ici, parce qu'Eux, ceux qui m'envoient, savent que tu es un homme plein d'esprit et de sagesse, et que tu es particulièrement versé dans les sciences. »

Il sembla ne pouvoir prononcer ces derniers mots qu'au prix d'un grand effort. Mais Ebn-Nali ne s'en aperçut nullement, il écouta même l'inconnu avec un abandon croissant. Il se rendait compte à présent combien sa voix était douce, veloutée, plaisante à l'oreille. Et combien ce qu'il disait était vrai.

« Ebn-Nali » dit l'étranger, « je suis l'envoyé des Dieux.

— Ah ben, voilà autre chose !...

— En fait, il se trouve que... bref, il y a un problème. »

Ebn-Nali fronça les sourcils. L'étranger que, connaissant à présent la nature de sa mission, nous pouvons désormais aussi bien appeler l'Ange, poursuivit :

« Ebn-Nali, toi qui aux yeux des Dieux t'es révélé digne d'accomplir leurs volontés, tu dois à nouveau leur apporter la preuve de ce que tu en es capable. Tu devras d'abord accomplir une grande chose pour en faire ensuite une plus grande encore. »

Ebn-Nali poussa un soupir de déconvenue. Il aurait dû s'attendre à ce que ces flatteries n'apportent rien de bon. Même de la part d'un Ange. Quel monde...

« Bon alors, que dois-je faire ? » demanda-t-il résigné, et en refoulant sa déception, il avala une bouchée de fromage, ce que voyant, l'Ange détourna le regard un instant.

Puis il dit :

« Tu feras ceci : enfourche ton âne ce jour même et va trouver les deux autres tribus de mangeurs de lézards, les Bagites et les Kdmarites... »

Il ne put terminer, car lorsqu'Ebn-Nali entendit ces deux noms, son indignation jaillit de lui avec force, et l'Ange dut jeter la tête de côté afin que les morceaux de fromage à moitié mâchés qui furent projetés vers lui manquent leur but.

« Et puis quoi encore !... Que moi... » suffoqua le chamane, car il ne trouvait tout simplement pas les mots pour exprimer son exaspération. « Que moi, j'aille voir cette racaille de saltimbanques... Alors là, pas question, jamais ! »

Mais l'Ange lui dit patiemment :

« Écoute-moi, Ebn-Nali : il ne s'agit pas de ce que tu veux ou non. C'est l'ordre des Dieux...

— Tu sais ce que tu peux en faire ?...

— Ebn-Nali ! J'ai tenté de te convaincre gentiment, mais j'ai d'autres moyens de te faire revenir à la raison ! Alors, pourquoi ne veux-tu pas m'écouter ? »

Ebn-Nali secoua la tête avec obstination :

« Jamais ! »

Alors l'étranger ouvrit les mains, paumes en l'air, et à mesure qu'il les élevait lentement, Ebn-Nali se soulevait de son siège.

« Mais putain, qu'est-ce que... » fit notre héros en clignant des yeux d'un air ahuri tandis qu'il flottait au plafond.

« Feras-tu ce que je te demande ? » dit l'étranger.

« Jamais ! J'ai dit que... »

Mais la phrase resta en chemin, car il se mit soudain à tourner en l'air et fut projeté dans la rue par la fenêtre ouverte.

« Arrête, espèce de... » hurla-t-il, tandis qu'il planait à deux coudées au-dessus des toits.

« Le feras-tu ? » entendit-il de la bouche de l'Ange.

« Jamais ! »

Les enfants, levés de bonne heure, étaient déjà en train de jouer dehors dans le sable.

« Regarde ! » dit l'un d'entre eux en poussant un autre du coude, et pointant le doigt en l'air : « Ebn-Nali qui vole ! »

Il n'en fallait pas plus à l'autre enfant, il se releva d'un bond et dévala l'unique rue du village en criant à plein gosier : « Venez ! Venez voir ! Un miracle à Guilead ! Ebn-Nali est en train de voler les fesses à l'air ! »

En quelques instants, la rue s'emplit de femmes curieuses et d'hommes qui se grattaient le crâne d'un air ensommeillé, et tous ouvraient de grands yeux sur le miracle qui se produisait là-haut dans les premiers rayons du soleil matinal. En même temps, ils se demandaient à qui Ebn-Nali adressait ses hurlements furieux :

« Jamais ! Maudit truand ! Jamais, compris ? »

Selon la légende, Ebn-Nali flotta trois jours au-dessus du village, mourant de faim et de soif, avant que sa volonté ne fût brisée.¹ Alors l'Ange le fit revenir à l'intérieur de la maison.

« Tu vois, Ebn-Nali » lui dit-il en l'accueillant le troisième jour. « Pourquoi ne m'as-tu pas obéi ? »

Ebn-Nali l'écouta, l'estomac chaviré, et bien qu'il rageât encore intérieurement, il avait assez de bon sens et de prudence pour le faire en silence.

« Alors écoute ce que je te dis » poursuivit l'Ange. « Une immense foule s'est mise en route d'ouest en est, des hommes, des femmes et des enfants en grand nombre, encore davantage d'ânes et de chèvres. Et tous viennent par ici, chez vous. Ils ravagent tout sur leur passage, incendient les villes, massacrent leurs habitants. C'est un peuple capable, mais encore ignorant, et ceux qui m'ont envoyé ici ont des projets pour lui. Ta mission consiste à obtenir que les trois tribus de Guilead fassent la paix, afin d'aller ensemble au devant de cette multitude, non pas pour entrer en guerre, car ce peuple est très nombreux et vous vaincrait. Si tu fais cela, voici ce que je te donnerai en échange : ta barbe brillera éternellement dans l'obscurité. Les Dieux trouvent agrément aux naïves peuplades de Guilead et ne veulent donc pas leur perte. Gagnez la sympathie de ces gens et amenez-les ici en paix avant qu'ils n'exterminent pas tout ce qui vit dans la contrée. Si vous ne le faites pas, ils viendront de toutes façons, ils sont aussi nombreux que les sauterelles, ils envahiront la région, tueront vos hommes et déshonoreront vos femmes, s'empareront de vos ânes...

— Arrête ! » s'écria Ebn-Nali. « N'en dis pas plus ! »

Il bondit de son siège et, énervé, se mit à faire les cent pas dans la pièce, d'un mur à l'autre, dans un sens et dans l'autre. Quand il en eut assez de tourner en rond, il revint s'asseoir à la table.

« Comment as-tu dit ?... »

L'Ange poussa un soupir, puis lentement, il répéta tout dans l'ordre.

« Quand les Dieux » dit-il pour terminer « accomplissent de grandes choses, ils s'en glorifient. Mais si cela tourne mal, si les choses ne se passent pas comme ils l'avaient prévu, ils s'efforcent de faire porter le poids de leurs erreurs par les hommes... Mais ce n'est pas ce qui compte pour le moment. Ce qui importe, c'est que vous vous concluez un pacte avec ce peuple que vous devez amener ici, et une des clauses de votre alliance est que vous lui donniez cette terre... »

¹ Selon l'opinion de certains, c'est depuis ce temps-là qu'on dit qu'un miracle dure trois jours.

Ebn-Nali poussa un cri de rage :

« Nos terres !... »

— N'oublie pas que la terre n'est pas à celui qui la cultive, mais à son maître ! Donc cette terre, comme toute autre, est la propriété des Dieux, et ils la donnent à qui bon leur semble ! Ce peuple à qui ils l'ont promise aurait dû arriver il y a longtemps, et s'il tarde, cela n'est pas bon, car ainsi le cours de l'histoire s'en trouvera changé. Vous avez pour tâche de ramener le cours de l'histoire dans le bon lit, et si vous amenez ce peuple ici en paix, vous pourrez continuer à vivre de même, car il y a largement assez pour tous. Mais s'ils vous trouvent ici en étrangers, cela ira mal pour vous, il y aura des pleurs et des grincements de dents ! Ils vous chasseront et pour finir, vous n'aurez plus de terres. Alors dis-moi, qui donc a intérêt à ce que ce peuple vienne ici dans la paix ? »

Les yeux d'Ebn-Nali se réduisirent à une fente tant il faisait d'efforts.

« C'est vous qui avez intérêt ! » dit l'Ange en pointant le doigt sur lui.

« Ah bon ! »

— C'est pourquoi il est bon que vous fassiez au plus vite connaissance avec ce peuple, que vous lui proposiez de partager vos terres avec lui, sinon cette multitude d'hommes avec leurs ânes et leurs chèvres vous tombera sur le dos d'un jour à l'autre, et de quoi aurez-vous l'air alors ? Comprends-tu, Ebn-Nali ? »

Ebn-Nali hocha la tête, encore qu'avec quelque incertitude.

« Et ma barbe, elle brillera vraiment ? » demanda-t-il d'un air soupçonneux.

« Parole d'honneur. C'est pourquoi il est temps » expliqua l'Ange « que les Bagites, les Kdmarites et les Hobites laissent de côté leurs hostilités et s'allient, ne serait-ce que temporairement. »

— Pourquoi ? »

L'Ange regarda Ebn-Nali sans rien dire, puis il fit un geste de renoncement.

« Peu importe. Tu feras ce que je t'ai dit, sinon ce peuple viendra de lui-même ici, et ils déshonoreront vos femmes et s'empareront de vos ânes... »

— Ça, j'ai compris...

— Alors je pense que cela devrait suffire » déclara l'Ange, puis il fit signe à Ebn-Nali de s'approcher, et dans les relents de fromage rance, il dit : « Voici ce que tu feras... »

Nous ne serions pas de véritables conteurs si nous n'interrompions pas le récit des événements là où il est le plus passionnant. Or, comme nous nous déclarons authentiques historiographes, nous le faisons, mais à seule fin de rassurer notre public, nous révélerons que tout finit par s'arranger. Revenons à nos trois héros qui entre temps ont atteint l'oasis, et ont même dépassé les premières huttes de torchis du village.

Les trois bourricots trottinèrent jusqu'au milieu du hameau et s'y arrêtaient. Ils ne virent âme qui vive, les portes des maisons étaient béantes,

comme si personne n'y habitait. Azrazel (fils d'Émon) se redressa sur sa selle et jeta un regard circulaire.

« C'est un village, ça ? » fit-il en crachant avec mépris. « Plutôt un trou perdu !

— Je ne vous permets pas ! »

Ils sursautèrent tous trois à cette voix inattendue, et regardèrent autour d'eux sans comprendre. Mais la rue était vide, ils ne virent pas un chat.

« Qui a parlé ? » demanda Azrazel (fils d'Émon) tandis que sa main cherchait la poignée de son épée.

« Moi ! »

Azrazel (fils d'Émon) chercha d'où venait la voix, mais sans résultat.

« Viens ici, si tu as quelque chose à nous dire » cria-t-il dans la rue déserte.

« Viens, toi ! » répondit la voix.

« Où ?

— Ici !

— *Mamma de henn kuhrrt !...*² Ne te moque pas de moi, tu m'entends ? D'où parles-tu ? »

Ebn-Nali tapota l'épaule d'Azrazel (fils d'Émon) et lui montra une des cabanes proches. Plus exactement la corbeille de jonc qui se trouvait devant.

Azrazel (fils d'Émon) sauta à bas de son âne et se dirigea à grands pas vers la maison. La corbeille fut renversée et son contenu roula dans le sable de la rue au milieu d'un torrent d'injures. Et quand le contenu de la corbeille se fut enfin relevé à grand-peine, ils virent que ce qui se trouvait devant eux était en fait un être humain. Ou tout au moins cela avait dû l'être autrefois. Un vieillard se tenait devant eux, il n'avait que la peau sur les os, le visage ridé comme un pruneau, et tout en déversant sur nos trois héros un torrent d'injures plus belles les unes que les autres, il gratta sa chevelure crasseuse, continua sur ses flancs et sous ses bras, dérangeant ainsi le sommeil paisible de hordes d'animalcules qui grouillaient sur sa personne. (Tu comprends à présent, ô lecteur, pourquoi les Anciens évoquaient avec une telle insistance la pureté de l'âme : ils avaient la sagesse de ne pas parler de leurs corps.)

« Que fais-tu dans cette corbeille ? » demanda Azrazel (fils d'Émon) ébahi.

« Et toi, que viens-tu faire dans mon village ? » grinça le vieux en guise de réponse.

« Parce que ce village t'appartient ?

— Il est à moi.

— Tu parles!

— Il est à moi, puisque je te le dis.

— Mon père » dit Ebn-Nali, cherchant à toucher la corde sensible.

« Ton père est un putois du désert !...

— Mais où sont les habitants du village ? » demanda Azrazel (fils d'Émon).

² *N.t.m. !* en dialecte gileadien.

Le vieux cracha.

« Ils sont partis.

— Tout le village ?

— Non, comme tu peux le voir. Je suis encore là.

— Et pourquoi n'es-tu pas parti ?

— Ils m'ont laissé là » marmonna le vieux.

« Mais où sont-ils allés ? » insista Azrazel (fils d'Émon).

Le vieillard montra la direction du désert.

« Vers le sud. Ils ont pris peur et se sont enfuis. Mais ils m'ont laissé là, ces chiens !...

— Mon père... »

Le vieux pointa le doigt vers Ebn-Nali.

« Il est idiot ?

— De quoi le village a-t-il eu peur ? » demanda Azrazel (fils d'Émon) qui commençait à s'impatisier.

Le vieux s'offrit une nouvelle tournée de grattage, quelques bestioles tombèrent dans le sable, puis il se retourna et montra l'ouest.

« De ceux-là. Ils sont innombrables. Ils pullulent, aussi nombreux que des sauterelles, ils déferlent de l'ouest comme un grand troupeau et ne laissent que des cendres derrière eux. Ils détruisent les villes, tuent les hommes, s'emparent des...

— Assez ! » l'interrompit Ebn-Nali. « On connaît la suite.

— Hm, hm » approuva Bilhebar (fils de Pitras), l'insignifiant mais indispensable troisième.

« Nous sommes précisément à la recherche de cette multitude » ajouta Azrazel (fils d'Émon). « Nous voulons faire la paix avec eux.

— Nous leur donnerons de la terre, pour qu'ils cessent de dévaster le pays » expliqua Ebn-Nali.

Le vieux les considéra d'un air incrédule.

« La terre de qui ? » demanda-t-il prudemment.

« La nôtre » répondit fièrement Ebn-Nali.

« Il est vraiment idiot ?

— Où se trouve à présent ce redoutable peuple ? »

Alors le vieux montra les sommets qui s'élevaient dans le lointain.

« Si vous gravissez ces montagnes, vous verrez de là-haut le nuage de poussière qu'ils soulèvent. Pour quelques sous, mon petit-fils vous montrera le sentier le plus direct. »

Azrazel (fils d'Émon) plongea la main dans sa ceinture et laissa tomber quelques piécettes de cuivre dans la main du vieux. Celui-ci siffla un coup et un gamin sortit de derrière la maison, le même que nos héros avaient rencontré devant le village et qui les avait si honteusement dupés.

« *Ihrrgium huhrrgium, dohrrder vehrrter !* »³ s'écria rageusement Azrazel (fils d'Émon). Il voulut s'approcher du gamin mais s'arrêta en chemin, et dit seulement en secouant la tête : « Tu as de la chance que nous ayons besoin de

³ Jeu de mots intraduisible.

toi, sinon tu aurais affaire à moi ! Et ce mouflet, pourquoi n'est-il pas parti avec les autres ?

— Il était parti, mais il est revenu se réfugier auprès de moi » répondit le vieux en riant. Puis reprenant son sérieux, il dit : « Tout de même, qu'est-ce qui vous fait croire que ce peuple qui n'a jamais connu de pitié envers personne, fasse justement la paix avec vous ?

— Nous en avons eu la promesse » répondit Ebn-Nali dans un élan de fierté. « J'ai eu la visite d'un Ange...

— Le pauvre, » dit le vieux à Azrazel (fils d'Émon), « il est vraiment cinglé. Pourquoi vous ne l'avez pas laissé à la maison ?

— Et toi, sale môme, » dit Azrazel (fils d'Émon) au garnement, « tu peux vraiment nous montrer où se trouve ce grand peuple ? »

L'enfant hocha la tête en montrant la direction des montagnes.

Ainsi nos trois héros, après s'être rafraîchis à l'unique puits du village, reprirent-ils leur chemin, laissant derrière eux l'agglomération désertée, ainsi que le vieux, après tout, qu'il garde les maisons vides ! Le garçon marchait devant à vive allure, les ânes suivaient en trotinant sans bruit.

Avant que le soleil eût tout à fait disparu, ils atteignirent le massif. Ils dressèrent leur camp au pied de la montagne, et comme ils avaient faim, ils capturèrent quelques lézards et un lapin de garenne à la lumière miraculeuse de la barbe d'Ebn-Nali, préparèrent un dîner dont ils se régalèrent puis s'apprêtèrent à prendre du repos, afin de repartir dès l'aube pour le sommet, par le fameux raccourci que l'enfant prétendait connaître comme la paume de sa main.

Mais quand ils s'éveillèrent au matin, ils ouvrirent de grands yeux : le gamin avait disparu sans laisser de trace. Ils s'était enfui au cours de la nuit, comme Ebn-Nali le constata immédiatement, avait repris le chemin du village, et à présent, ils pouvaient toujours courir ! Azrazel (fils d'Émon), qui dans sa rage ne savait que geindre et pester, serait volontiers reparti sur-le-champ vers le village, pour découper le vieux et son petit-fils en menus morceaux, mais ses deux compagnons l'en dissuadèrent non sans mal, en lui représentant que leur mission avait en ce moment plus d'importance que la vengeance personnelle, sans parler de la montagne dont l'escalade les attendait.

Il leur fallut deux jours pour atteindre le sommet, au cours desquels ils s'échinèrent tantôt à traîner les ânes rétifs, tantôt à pousser l'imposant Ebn-Nali par les étroits passages. Mais quand ils parvinrent enfin au but et purent reprendre haleine, ils restèrent bouche bée, les yeux écarquillés devant le sublime paysage qui s'offrait à eux.

Et devant la gigantesque multitude qui, telle une marée de fourmis, déferlait vers eux. Elle avançait lentement, si tant est que ces gens avançassent, car de loin, ils ressemblaient à une grouillante nuée de sauterelles tournoyant sur place. Le vieux n'avait pas menti, même si son petit-fils avait par deux fois manqué à sa parole. Ils avaient devant eux le peuple qu'ils cherchaient. En apercevant cette foule, Ebn-Nali eut froid dans le dos. Il songea à ce que cet immense peuple laisserait derrière lui s'il

traversait Guilead tel quel, même sans faire la guerre. Et il bénit l'Ange de leur avoir donné la possibilité d'éviter la guerre contre cette multitude. Ses deux compagnons durent être animés de pensées similaires, car ils n'étaient pas davantage capables de parler, ils ne pouvaient que regarder au loin en clignant des yeux et en avalant leur salive à grands coups.

Puis nos héros tinrent longtemps conseil, afin de savoir ce qu'il convenait de faire. Loin de nous l'idée de douter de leur détermination, Dieu nous préserve de supposer que leur courage les eût abandonnés, disons plutôt qu'ils envisageaient sans enthousiasme délirant de rencontrer cet immense peuple. Ils décidèrent de jouer aux dés lequel d'entre eux serait délégué, mais quand chacun eut été à son tour pris en flagrant délit de tricherie, ils furent incapables de se départager.

Ils partirent donc ensemble.

Ils descendirent de la montagne et se dirigèrent vers l'énorme nuage de poussière tourbillonnante.

À mesure qu'ils approchaient, la foule informe se faisait de plus en plus distincte. Les taches vagues, les ombres mouvantes devinrent des hommes, des femmes et des enfants dépenaillés, des ânes et des chèvres, au milieu desquels des chariots et tombereaux soulevaient la poussière, certains cheminaient pieds nus, vêtus d'une simple chemise, d'autres étaient portés par des serviteurs sur des litières, suivis de bœufs chargés de bagages ; mendiants, soldats, marchands, femmes, enfants et bêtes, tous avançaient ensemble dans cette multitude bariolée.

Et devant eux, à dix bons pas, marchait un vieil homme à la barbe grise, tenant à la main un bâton dont le haut était recourbé en forme d'escargot. Il avançait à pas rapides, décidés, donnant vraiment l'impression de savoir où il menait cette racaille en haillons.

Lorsque le vieillard vit approcher nos trois héros, il leva son bâton, et le flot humain s'immobilisa derrière lui, comme par l'effet d'une formule magique.

Ebn-Nali cheminait en tête, et quand il fut à quelques pas du vieil homme, il arrêta son âne.

« Père, » dit-il d'un ton pénétré, « nous sommes venus vers toi en ambassade... nous avons fait cette longue route parce que l'Ange qui s'est présenté à moi dans sa grande gloire nous l'a demandé. Il nous a dit aussi de... c'est-à-dire la terre à toi et à ton peuple, que... mais avant nous devons te montrer quelque chose... »

Le vieux pencha la tête.

« Qu'y a-t-il ? »

Ebn-Nali perdit contenance et regarda ses compagnons d'un air désemparé.

« Il doit être dur d'oreille, il est si vieux » lui chuchota Azrael (fils d'Émon).

« Nous sommes venus » hurla Ebn-Nali « parce que l'Ange...

— Arrête de brailler, mécréant à la queue impure ! Je ne suis pas sourd ! » hurla le vieux en réponse, et il se mit à gesticuler avec son bâton. « Dis-moi

plutôt pour quelle putain de raison vous entravez la route du peuple élu ? Alors, ça vient ?

— Nous t'avons apporté un présent » balbutia Ebn-Nali « afin que tu voies quels beaux fruits porte la terre que nous désirons te donner. En échange de la paix... »

Le vieux tendit l'oreille.

« Un présent ? Quel présent ? »

Ebn-Nali se mit à fouiller dans ses fontes.

« Nous t'avons apporté du raisin, des oranges et des olives... » dit-il en sortant les fruits du sac.

La longue route n'avait certes pas fait de bien au raisin ni aux oranges, ni aux olives. Les grappes étaient flétries, les oranges en séchant s'étaient ratatinées jusqu'à n'être pas plus grosses que des noix, les olives étaient écrasées.

Voyant cela, le vieux fit une grimace de dégoût.

« Alors voilà les fruits que donne la terre d'où vous venez ? Nous en avons de meilleurs, même au pays de Pharaon...

— Nous vous donnons nos terres » poursuivit Ebn-Nali, « si nous pouvons continuer d'y vivre en paix avec vous, père, comme m'a dit l'Ange...

— Je ne suis pas ton père, espèce de morveux ! » riposta vivement le vieux, puis regardant de nouveau les fruits qui avaient piètre allure : « Alors, c'est de tels rogatons que produit la terre promise ? Et où est cette terre que vous nous destinez ? »

Ebn-Nali montra les montagnes derrière lui.

« Au-delà de cette montagne, père.

— Il faudrait encore gravir cette montagne ? Oh, là, là ! » soupira le vieux, puis il secoua la tête et dit : « Il faut que j'en parle avec mes lévites.

— Aaron ! Nadab ! Abihu et les deux autres, ici ! » cria-t-il, puis il tourna les talons et revint vers son peuple à vive allure.

Cinq éminents personnages en grande tenue se détachèrent de la foule et s'approchèrent du vieillard. L'ayant rejoint à mi-chemin, ils engagèrent avec lui une vive discussion. Nos héros ne comprenaient certes pas la langue dans laquelle ils échangeaient exclamations et explications, mais ceux-ci n'étaient manifestement pas d'accord. Parfois ils criaient tous les six en même temps, l'un levant la main vers le ciel, l'autre indiquant la montagne, le troisième piétinant de colère, les autres se frappant la poitrine. Alors l'un d'entre eux agrippa la barbe du vieux et la secoua avec énergie, sur quoi celui-ci lui se défendit à coups de pied puis saisissant son bâton, il leur administra à tous cinq une bonne raclée.

Ensuite il revint vers nos trois héros et s'arrêta devant l'âne d'Ebn-Nali.

« Nous avons décidé d'un commun accord que nous n'avions rien à faire de votre terre pourrie ! » cria-t-il. « Vous voulez nous arnaquer, hein ? Ce n'est pas la terre qui nous a été promise, le pays de Canaan où coulent le lait et le miel ! Nous trouverons mieux par nous-mêmes ! C'est clair ? »

Puis il fit demi-tour et planta là sans autre forme de procès nos héros muets de stupéfaction.

Le vieux s'arrêta devant son peuple, puis ayant réfléchi un instant, il tendit son bâton vers le sud. L'immense foule tourna comme un seul homme et se mit en route sur les talons du vieux barbu.

« Père ! » cria Ebn-Nali « Mais ce chemin mène au désert infini ! »

Le vieux n'honora pas nos héros d'une parole, il se retourna simplement tout en marchant et, dressant le médius, il fit comprendre sans équivoque à Ebn-Nali ce qu'il en pensait.

Nous voici donc, ô lecteur, à la fin de notre histoire. Je suis heureux de pouvoir enfin prendre la parole, ne serait-ce que pour y mettre un point final. Ce n'est pas que je n'aime pas raconter, mais d'une part il ne servirait à rien de poursuivre un inutile bavardage, d'autre part j'arrive au bout de mon rouleau de papyrus et il ne vaut pas la peine d'en commencer un autre. Mais il y a encore assez de place pour quelques mots, et ce serait dommage de la perdre.

Bref, Ebn-Nali, Azrazel (fils d'Émon) et Bilhebar (fils de Pitras), le superflu mais indispensable troisième, suivirent des yeux, impuissants et démoralisés, l'immense foule qui s'engageait dans le désert. Il leur fallut du temps avant de comprendre que le peuple de Guilead venait de gagner un sursis.

Exactement quarante ans.

(Traduit du hongrois par Chantal Philippe)